

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 33

Artikel: L'oncle Gédéon
Autor: Frédy
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225380>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÜ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi



FAUT SAVAI SE CONTEINTA

STI an l'avâi étâ rudo bon po lè païsans. L'avant z'u n'a bourraïe de fein, et pu dâo bon, dâi messons de sorta, on moué dè truffes et la vegne l'avâi baillâ n'a finna gotta et pas pou.

Adon, Sami dâo Crêt, que l'a omeinté quanta pousè de boune terré, se dese dinse : « Cè bouné z'annâies, cein baillé pardieu bin dâo traçâs... Que mè faut-te ferâ ? Jamé, Sami, te ne porri réduire ci coumerce ! Tè faut relèvâ ta grandze et orosâ ique derrâi po ferâ on caveau po lè truffes et lè z'abondances. To cein va cotâ gros... Mâ n'y a pas, faut sè mettre à l'avradzo et coumeincî déman. »

Mâ, la né d'aprî, Sami l'a zu 'n attaqua et l'a passâ l'ârme à gautse.

Est-te raisonnable, dite-vâi, dè se tormeintâ dinse ? Sami.

ON BOUBO D'AI TEIMPS D'ORA

LE bouubo l'ant tot parâi bin tsandzâ du lo temps iô nouâtre mère devessâi retaquenassâi tote le dèfreguelhîre que no no fasâi à nouâtre tsausse. On n'ein valiâi pas dou bon, l'e su. On n'etâi pas tant dègremelhî avoué l'e dzein de sorta. Petout einclliou ein sè mimo, refregnu et pottu. Quand l'e qu'on vayâi on monsu, on sè catsive ào bin ào lâi desâi : « Bondzo, Monsu ! » mâ po lâi dere oquie de no mimo, jamé on lâi arâi pî peinsâ.

Lé bouubo d'ora sant bin differeint. Témoin sâi dâo petit Biscambiet, on galé petit bâogro, ào mor rovileint, ài get pliein de rusa, à la leinga quemet sa mère po la rebriqua. N'e pas li que sè serâi gênâ d'on monsu.

L'autr'hî, lo Biscambiet guegnîve lo menistre que fasâi état de pliântâ dâi elliou à onna baragne que l'avâi braquâ vè son courti, rappoo ài dzenelhî ài vesin. Lo mousse àovressâi dâi get iô lâi avâi oncora mé de malice que de tiurio sitâ ti le coup que lo menistre fiésâi su lè elliou. Po fini, lo menistre lâi dit dinse :

— Dis-vâi, petit Biscambiet, te trâove galé l'ovrâdo que ie fé. Te vouâite omète bin. Te vâo binstout savâi.

— Oh ! n'e pas pî po appreindire, que repond lo craset, l'e pîre po savâi se vo z'âi adâ lô mîmo dûjurement quand vo vo fiéde su lo dâi !

Marc à Louis.

Parole d'Evangile. — M. le pasteur prépare Géo à sa première communion. Il lui explique que, d'après le précepte de l'Evangile, il vaut mieux donner que recevoir.

— C'est ce que papa dit toujours, m'sieur le pasteur...

— C'est très bien, mon enfant. Et que fait votre père ?

— Il est boxeur...

Insolation. — Cet artiste se plaint, auprès d'un camarade de café, de n'avoir plus le temps de travailler.

— Diable ! Mais à quelle heure te lèves-tu donc, mon vieux ?

— Ma foi, quand le soleil brille sur mes vitres.

— Eh bien ! Mais c'est de bonne heure cela -

— Euh ! pas trop... Il faut te dire que ma fenêtre donne en plein à l'ouest !

ANNONCES : Administration du Conteum
Pré-du-Marché, Lausanne

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

III

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

III

ÉCOLE D'AUTREFOIS

LES souvenirs d'enfance ne s'effacent jamais », dit le refrain d'une mélodie populaire — (proscrite par les musiciens d'aujourd'hui) — et que des générations d'enfants ont psalmodiée, que l'on entend fredonner encore... malgré tout !

Parmi ces souvenirs, dont quelques-uns sont tombés dans le tonneau des Danaïdes, une figure surgit, se précise, reste au premier plan alors que d'autres sont estompées, oubliées même : c'est celle de son régent, du maître d'école qui a popularisé le pinceau de l'artiste Anker.

Mon évocation remonte à un demi-siècle — comme volent les années ! — et pourtant il me semble que c'était hier que je pénétrais dans l'exiguë classe du village de montagne, fier d'égrenier ce : « B'jou M'sieu le r'gent ! » entendu prononcer maintes fois — et avec quel respect — par mon père.

Notre classe, un effectif de 60 élèves de tous âges, où régnait la discipline parfaite. La raison ? Cherchez-la dans la pratique de l'adage : « La crainte est le commencement de la sagesse ! »

Figure austère, imberbe, piquée d'yeux malicieux, mais cœur généreux, caractère impartial, tel apparaît encore aujourd'hui mon maître, le maître, respecté, aimé.

Malheur à celui — ou celle — qui était pris en flagrant délit d'espionnage : le délinquant sentait la férule s'abattre sur son postérieur ; en application d'un désuet — mais combien salutaire — principe pédagogique : « Qui n'entend pas, doit sentir ! »

Une expérience, quelquefois deux, dans toute une scolarité, suffisait pour calmer le plus récalcitrant et le freluquet, frais débarqué de la ville, qui s'essayait à faire... son malin.

Tous les lundi matin, à la première heure, thème de rang et sans préparation. Le barème : au-dessus de 5 fautes, copie ; au-dessus de 10 : copie et pensem. Aussi quelle vigilance pendant l'épreuve ; tête baissée, on analysait ces cassettes insidieuses de participes dans un silence impressionnant, troublé par le seul grincement des plumes et le ba, be, bi, bo, bu des cadets groupés en demi-cercle au fond de la salle. O thèmes de rang, que de copies tu m'as values !

Si la mémorisation jouait un rôle important, le raisonnement était mis à rude épreuve avec les « règles de trois composées » de Maillard.

O problèmes des bobines et des navettes, que vous avez été maudits !

Une troisième branche, cultivée en serre-chauve, était l'écriture. Notre maître, un calligraphe émérite, en faisait une question d'amour-propre. Les belles écritures ne se comptaient plus dans la classe, mais au prix de quels efforts !

O, cahiers de Noël, que de joies vous avez procurées aux parents ravis !

Et vous, vieux amis qui avez une place d'honneur dans ma bibliothèque : petite histoire de Daguet, petit et grand Pautex, Sciences de Dussaud et Gavard, vous nous avez donné des notions élémentaires suffisantes, toujours mémorisées... plus tard ; c'est pourquoi nous vous gardons un pieux souvenir.

O mémorisation tant bafouée par la pédagogie moderne — mais déjà apparaît son chemin de Damas — tu as incrusté dans nos cerveaux des mélodies patriotiques et des connaissances indélébiles.

E. P.

L'ONCLE GEDEON

DAVID MORIOZ, fils de paysans à l'aise, de L'Etivaz et Jeannette Borlaz, du Sépey, avaient passé devant le « pétâbosson » vers la fin de l'automne dernier. Elle avait vingt ans ; lui, quatre de plus. Tous les deux étaient de souche saine et débordaient de santé. Et ils s'aimaient tout plein, comme on s'aime à cet âge, sans minauderies, de tout leur cœur, à la bonne franquette.

La lune de miel avait duré tout l'hiver et lorsqu'au printemps suivant la nature s'éveilla, que les buissons bourgeonnaient à nouveau et que les oiseaux préparèrent leur nid sous la verdure, les deux amoureux le furent plus que jamais.

Toutefois, à ce régime quelque peu prolongé, David s'aperçut qu'il « nageait » dans ses habits. Son complet, dont la mesure avait été prise alors qu'il était un beau gars bien planté, flottait autour de ses membres. La maigreur du jeune époux et ses yeux cernés inquiétèrent son entourage.

— Il est littéralement fondu, disait-on.

Ses parents, le voyant déperir, l'obligèrent d'aller voir son parrain, médecin au chef-lieu. Celui-ci, après une auscultation sérieuse, lui dit :

— Rien de grave, heureusement. Un peu de surmenage, mon fillet.

Et en disant cela, le bon docteur souriait malicieusement, en dévisageant le jeune époux.

— Dis-moi, David ! N'as-tu pas un oncle, quelque part en France ?

David, surpris par cette question, répondit :

— Mais oui, parrain. L'oncle Gédéon qui est parti pour Grenoble, il y a vingt ans et qui y est toujours.

— Bonne affaire, mon fiston ! Ça tombe à pic ! Tu vas immédiatement lui écrire que tu as besoin d'un changement d'air et de repos pour six mois environ. Qu'il te réponde par retour s'il peut te recevoir. Si je me souviens bien, c'est un homme qui a des sous. Il sera tout fou d'héberger son neveu.

David, pris au dépourvu, allait demander à son parrain ce que sa Jeannette deviendrait pendant ce temps, avec cette « combine » pour le moins inattendue, mais le parrain ne lui en laissa pas le temps.

— Maintenant, écoute ! C'est pas ton parrain qui te parle, c'est le médecin. Pour te remettre sur pied, point n'est besoin de pilules ni d'aucune drogue. Tu vas partir seul, illico, sans ta Jeannette. Tu ne reviendras pas avant six mois et ta femme ne devra pas venir te voir, sous aucun prétexte, pendant ce temps. C'est à cette condition formelle que tu te remettras d'aplomb. Est-ce compris ?

C'était compris. Le surlendemain, l'oncle Gédéon avait répondu affirmativement et David fit route sur Grenoble où il fut bien reçu et y resta le temps prescrit. Ce que le brave docteur avait espéré, s'était réalisé. Le « veuf provisoire » s'était remplumé — et pour cause ! Il était redevenu un « puissant » gaillard, resplendissant de santé et de vigueur. Ayant envoyé une photo de sa précieuse personne « remise à neuf » à son parrain, celui-ci lui répondit par retour que la cure de repos était terminée et qu'il pouvait rentrer chez lui quand cela lui plairait.

David, qui s'ennuyait tout de même de sa Jeannette, remercia son oncle, prit le train suivant et arriva à L'Etivaz le même soir. En s'ar-

rétant à La Combillaz pour boire un verre, il vit passer un troupeau de chèvres, sous la conduite d'un bouc d'une maigreur effrayante et qui pouvait à peine se traîner.

Ce que voyant, David, en faisant la comparaison de son état physique, le jour de son départ pour la France, et s'adressant au bouc, lui dit :

— Mon pauvre vieux ! Si tu n'as pas la chance d'avoir un oncle Gédéon, dans un mois, tu es foutu. C'est moi qui te le dis ! *Frédy.*

NOUVEAUX MÉTIERS

Deux chômeurs se font des confidences pour passer le temps.

— Quel était ton dernier turbin ?

— Je tamais les microbes au laboratoire cantonal de chimie, pour séparer les « mi » d'avec les « crobes » entiers. Mais comme on peut attraper des sales maladies avec ces bestioles, j'ai préféré rentrer au chômage. Et toi, que faisais-tu ?

— Eh bien, moi, j'avais trouvé de l'embauche chez un opticien.

— Ne me bouvre pas le crâne ! Qu'est-ce que tu y connaissais, dans l'optique ?

— C'était pas bien malin. Je devais noircir des verres de lunettes pour éclipses de soleil. J'avais cent sous sur chaque paire vendue par le patron. A part ça, peu de zébi ! Et une éclipse tous les trois ans. Tu vois ça d'ici, mon vieux ! Alors, j'ai donné mes quinze jours, tu comprends.

SALE MOUSTIQUE !

MES animaux de taille ne sont pas les plus à redouter, ils ont du reste généralement plus peur de nous que nous d'eux ; avec eux, on sait à quoi s'en tenir. Mais parlez-moi de certaines bestioles qui pullulent d'autant plus qu'elles sont petites, qui se multiplient par milliers et par millions et dont les plus redoutables échappent à nos regards bornés.

Laissons les infiniment petits à leurs méfaits et écoutons les doléances d'un mien ami qui ne m'en avait jamais autant dit. Nous sommes sur mon balcon, entre chien et loup ; remarquant son front rembruni, je questionne :

— Qu'y a-t-il ? Ça cloche quelque part ?

Il s'applique une tape à la joue en grondant :

— Sale moustique !

— C'est un isolé, un perdu ; on n'en voit guère par ici. Je n'ai pas encore été piqué. Tiens, prends un cigare et ton cousin te faussera compagnie.

— Tu le crois ; moi, je suis sûr du contraire : il ne va pas me lâcher, et quand je l'aurais écrasé, d'autres lui succéderont.

— Ah ! ils t'aiment ainsi ? Ils t'énervent de leurs caresses ? Tu t'en fais, mon vieux ; le plus léger murmure te paraît une ironie de l'ennemi et un défi qu'il te jette.

— Si tu étais à ma place, tu ne blaguerais pas. Tiens ! l'entends-tu ? Le vois-tu revenir à l'attaque ?

— Tu as un succès que je ne t'envie pas. Mais c'est facile à comprendre : tu t'es pommadé au benjoin pour quelque rendez-vous, et tu attires même les indésirables.

— Si ce n'était que ça !

— Alors, je te le répète, franchement, amicalement : Qu'y a-t-il ? Tu n'as pas ton air ordinaire.

— Il y a que Cécile me lâche...

Sa voix a un léger trémolo, son attitude est celle d'un découragé et il tire sur son cigare avec une sorte de rage.

— Raconte, lui dis-je, cela te soulagera.

Il lance brusquement :

— Je voudrais qu'il n'y eût point d'été ; je hais la chaleur, les longs jours, les nuits tièdes ! J'abhorre les grèves aux eaux dormantes et peuplées de roseaux, l'ombre humide des forêts ! Les aurores me sont aussi néfastes que les couchants !...

Je le regarde, étonné, me demandant où il en veut venir et ce que la saison, la nature, ont de rapport avec sa rupture. Un moustique lui coupe la parole. Pan ! sa main croit l'écraser sur son front. Il reprend :

— Ne pense pas que je divague. Sans chaleur,

il n'y aurait ni taons, ni moustiques, ni mouches d'aucune sorte, puisqu'en hiver on n'en voit point. Eh bien ! ce sont eux la cause de mon déboire.

— Tu veux rire ; comment est-ce possible ?

— Hélas ! ce n'est que trop vrai. Tu t'aperçois déjà que je suis seul à me défendre contre les moustiques. Ils te dédaignent et tu ne t'en plains pas. Ils sont rares, ce soir, grâce à la bise ; sans elle, tu me verrais au milieu d'un essaim.

— Tu es un charmeur et on te fait la cour.

— Dis plutôt qu'on me harcèle. Qu'est-ce que j'ai qui les attire, tant les uns que les autres ? Si j'étais valet d'écurie, vidangeur, je comprendrais que les relents malodorants de mes vêtements les captivent et les excitent... Il faut croire que j'ai la peau fine et le sang doux et qu'ils le sentent à distance. Quoi qu'il en soit, je n'ai qu'à paraître en plein air pour être aussitôt environné d'une nuée de diptères. La fumée du tabac — j'ai beau m'en envelopper — ne parvient pas à les éloigner ; il semble, au contraire, qu'elle augmente leur ardeur. Aussi, vois-tu Cécile à mon bras, au milieu d'ennemis pareils ? Passe encore pour les taons ; ils sont bruyants, lourdauds et plus facile à tenir en échec. Elle a ri d'abord de l'auroèle qu'ils nous faisaient, puis a fait la moue, s'est éloignée, pour juger de la préférence qu'ils témoignaient, s'est rapprochée, a bondi sous la piqûre d'un audacieux et s'est écriée d'une voix aigre-douce :

— Ton voisinage manque d'agrément !

Je n'ai pas réussi à lui ramener le sourire en lui offrant la vésicule sucrée extraite d'un saigneur taon :

— C'est du miel, lui dis-je, aussi bon que celui des abeilles.

— Pouah ! extrait du sang des bêtes, me répond-elle avec une grimace de dégoût.

Ma dégustation ne la convainquit pas et elle me regarda avec un air désapprobateur.

Notre rencontre d'hier soir a été décisive. Sa joie du revoir s'éteignit en m'abordant.

— Tiens, les moustiques t'en veulent aussi !

J'avais mon cortège habituel qui tourbillonnait autour de ma tête avec des effets musicaux désagréables. Elle eut beau cacher sa tête sur mon épaule, elle ne fut pas épargnée, malgré tous mes vœux, mes soins et ma puissance attractive. Elle gesticula plus qu'il n'était nécessaire et se fâcha tout rouge à la troisième piqûre.

— On s'y habite, lui dis-je ; une fois inoculé, on ne sent plus guère de douleurs, on n'enfle pas. Je t'assure qu'on est immunisé contre plusieurs maladies, celle du sommeil entre autres, contre les piqûres d'abeilles, de guêpes, de fourmis... Au reste, la préférence que ces bestioles nous marquent est un brevet de santé parfaite, d'un sang riche, d'une peau fine et naturellement parfumée.

Mes explications n'eurent pas le don de la calmer ; mes petits mots, bien doux et bien câlins, ne la touchèrent pas.

— Tu perds ton éloquence ; me lança-t-elle en se levant. La vie est intenable à tes côtés ! Et ce serait ainsi des mois et des mois ! Non, j'en ai assez. Adieu !

Je la regardai bêtement s'en aller avec l'allure d'une reine offensée. Elle n'eut pas un mot de regret, elle ne se retourna pas une fois. Et voilà, je suis seul avec le triste privilège d'être une proie de choix pour toutes les bestioles bourdonnantes et piquantes. Je ne peux pourtant pas me badigeonner d'huile nauséabonde ou d'un parfum suffocant.

— Ne désespère pas, Cécile te reviendra ; elle te met seulement en pénitence jusqu'aux premières gelées.

— Hum ! je doute de son retour.

— Eh bien ! après elle une autre. Vous n'en étiez qu'au prologue, en somme, et dans ce cas on se console facilement. En puis, un conseil : Mène rondement tes futurs projets matrimoniaux ; d'octobre en avril, tu as le temps de tomber amoureux, de faire ta cour, de te fiancer, de passer à l'état-civil.

— Oh ! oui.

A.Gaillard.

UN POIL DANS LA MAIN

P une préférence marquée pour le travail, dans un village où il n'y a pas de travail fini, fait par les autres, avait fini par renoncer même à sa vie. Après l'enterrement, un de ses proches proposa l'épitaphe suivant :

Ici repose

Celui qui, de son vivant,

n'a jamais fait autre chose.

Il est mort le 1er juin

Pour n'avoir pas à faire les foins.

LA SOIF

L L faisait un temps splendide. Sur la route, l'air chauffé papillotait comme la vapeur au sortir de la chaudière. D'ailleurs, il y avait plusieurs jours que le soleil tapait et la terre des jardins se crevassait, avide d'eau.

M. Chapuis terminait son dîner en sirotant un agréable café kirsch que sa femme lui servait chaque dimanche. Et sans lever les yeux sur son épouse qui rangeait la vaisselle, il dit :

— Eh bien ! Poulette, que dirais-tu d'un petit tour du côté de Pully ?

Mme Chapuis répartit, tout en essuyant les verres :

— Tu sais bien que ça me fait toujours plaisir, Louis !

Sans se départir de son sourire béat, M. Chapuis roula soigneusement sa serviette, piqua une grosse miette de pain restée sur la table...

Tous les dimanches, on les voyait partir soit du côté du Chalet-à-Gobet, soit sur les hauteurs de Prilly, soit le long du lac jusqu'à Pully. Pour les mois à cinq dimanches, ils avaient un programme bien établi. La journée, ils restaient à la maison et le soir ils allaient au cinéma.

La dame du quatrième, qui était femme de conseiller de paroisse, avait coutume de dire :

— Ces Chapuis, tout de même, ils sont réglés comme la liturgie !

Mme Chapuis tenait beaucoup à ces sorties hebdomadaires, malgré ses jambes qui la faisaient souffrir. Elle aimait s'entendre dire, aux réunions de couture :

— C'est vous, madame Chapuis, qui en avez de la chance d'être « trimballée », par votre mari ! Ce n'est pas le mien qui ferait ça !

Mme Chapuis répondait :

— Oh ! vous savez, on a pris cette habitude quand les enfants étaient petits et maintenant que nous voilà « les deux » on continue comme avant !

Ce dimanche était le quatrième du mois. Et quand elle les vit sortir, la dame du quatrième fit à son mari :

— Tiens, voilà les Chapuis qui vont manger la friture à Evian !

Pour une fois, elle se trompait. M. Chapuis avait changé l'itinéraire à cause de la bise qui soufflait passablement fort. Il ne pouvait pas supporter le roulis du bateau.

Arrivés sur le trottoir, Mme Chapuis voulut prendre le bras de son mari. Il se dégagée en bougonnant :

— Je t'en prie, Louise, il fait déjà assez chaud comme ça ! (Quand il était énervé, il ne disait plus Poulette à sa femme.)

Ils descendirent la rue, tournèrent à droite. M. Chapuis, qui marchait un peu en avant, s'arrêta pour attendre sa femme. Il y avait là un petit café bien ombragé et accueillant, où il ferait bon s'arrêter pour se donner du courage.

— Dis-donc, Poulette, on va prendre quelque chose là, hein !

— Mais voyons, Louis, comme tu as peu d'idées, on vient de sortir, on n'a pas soif, on peut bien aller un petit bout encore !

Le pauvre Louis se vexa : Ah ! madame n'a pas soif, madame ne veut pas s'arrêter. Eh bien ! nous verrons ! Et il dit d'un ton sec et détaché :

— Bon ! C'est comme tu voudras :

Et ils repartirent. Ils étaient à peu près les seuls sur la route. Ils allaient l'un devant l'autre, s'arrêtant à l'arrivée d'une auto. La pauvre « Poulette » commençait à trouver la route lon-